

Sarah Epstein

STALKER

Dans
ce CAUCHEMAR,
la seule chose
réelle,
c'est la PEUR

bayard

Sarah Epstein

STALKER

Traduit de l'anglais (Australie)
par Anath Riveline.

bayard

Sarah Epstein est autrice et illustratrice. Elle a grandi dans la banlieue de Sydney et vit à présent à Melbourne avec son mari et ses deux garçons. Elle écrit des thrillers psychologiques pour jeunes adultes, dont *Deep Water*, et a remporté un grand nombre de récompenses prestigieuses.

Pour Tony, Hugo et Harvey

Ouvrage initialement publié en Australie
par Walker Books Australia Pty Ltd
Locked Bag 22, Newtown NSW 2042 Australia
sous le titre : *Small Spaces*

© 2018, Sarah Epstein
© 2023, Bayard Éditions pour la présente édition
18 rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-5449-6
Dépôt légal : août 2023
Première édition

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Trigger warnings:
enlèvement, claustrophobie, violences psychologiques.

MAINTENANT

Beaucoup de gens ont peur des espaces clos.

Les ascenseurs, les photomatons, les cabines d'essayage. Les labyrinthes végétaux, les toboggans fermés des parcs aquatiques, les cages d'escalier étroites, les dressings. Et franchement, je les comprends. Moi aussi j'évite ces endroits. Même dans ma baignoire, je finis par m'agiter comme un saumon pris dans un filet. Mais parfois, je me dis que l'espace clos que je crains le plus est celui de ma propre tête.

– Tu paniques, là, c'est ça ? me demande Sadie, ma meilleure amie.

Après huit années à me côtoyer, elle sait reconnaître les signes : mes mains tremblent, j'avale ma salive toutes les deux secondes, je piétine et mes yeux cherchent frénétiquement une sortie. Et à plus d'une reprise, elle a su me calmer. Je la considère un peu comme ma négociatrice de crise personnelle en claustrophobie. Pas sûr qu'elle veuille de ce titre, mais c'est comme ça.

– Je ne panique pas.

Sadie réprime un sourire incrédule.

– Mouais. Tu suffoques comme un poisson rouge hors de son bocal. Respire profondément.

Elle ne quitte pas du regard les vingt parfums de glace derrière la vitrine du comptoir.

– Tiens bon encore trente secondes, OK? Tu peux bien faire ça pour moi.

Nouvelle méthode, apparemment, le chantage affectif.

Les yeux fermés, je me concentre sur ma respiration. Je n'ai surtout pas envie de me mettre à hyperventiler au beau milieu du Seaspray. On était pratiquement les seules quand Sadie m'a convaincue d'y entrer, mais un groupe de filles de notre lycée est arrivé tout de suite après nous. Le mélange d'odeurs corporelles et d'huile à la noix de coco s'imprègne en moi comme une tache d'encre sur du sopalin.

– Je t'assure, tout va bien.

Dubitative et préoccupée, elle s'ancre fermement au sol pour résister à la bousculade derrière nous. Elle me protège des autres, ménageant un petit espace autour de moi, malgré les coups de coude et les regards belliqueux qu'elle reçoit. Au plafond, la lampe anti-insectes émet des crépitements funestes et je tente d'ignorer l'air frais du frigidaire à boissons contre le mur.

Respire, Tash.

Contrôle-toi.

L'esprit domine la matière.

Mais si je dois compter sur mon esprit, je suis carrément mal partie.

– Toi et ton cœur d'artichaut, dis-je en grommelant.

Alice – le prénom figure sur son badge –, une rouquine svelte et timide, s'affaire derrière le comptoir. Avec ses cheveux en bataille et son tablier chiffonné, elle me paraît l'exact opposé de mon amie d'origine maorie aux épaules carrées et à l'assurance insolente.

– Tu sais qu'elle préfère sûrement les garçons, n'est-ce pas ?

Sadie feint la surprise.

– Arrête de jouer ta rabat-joie, Natasha Carmody.

J'aurais vraiment aimé être un meilleur soutien, mais ça aurait été plus facile si Alice travaillait dans un endroit vingt fois plus grand. Le Seaspray est un kiosque minuscule et vétuste à l'extrémité de la jetée de Port Bellamy, pile au bout de la promenade. Autrefois, bien entretenu, il attirait les touristes, mais ce n'est plus qu'un triste vestige. Et on peut en dire autant de toute la ville. Les guides de tourisme qualifient Port Bellamy de joyau caché de la Mid North Coast australienne, et vantent ses plages de sable fin à proximité d'immenses parcs nationaux. Je ne serais pas aussi généreuse. Je parlerais plutôt de diamant brut, aux imperfections tellement évidentes qu'on ne voit qu'elles.

– C'est notre tour, après, m'assure Sadie assez fort pour couvrir le brouhaha de nos camarades de classe, qui sont avec nous depuis la primaire, mais à qui on n'adresse pratiquement jamais la parole.

Alice rend la monnaie à la cliente précédente et se tourne enfin vers nous.

– Hello ! lance Sadie, un brin trop enthousiaste, juste avant que Rachael Han la pousse.

– Sorbet framboise en pot, commande-t-elle en tapotant sur la vitre avec un ongle pailleté. Et tu le remplis bien cette fois, j’aimerais en avoir pour mon argent.

Ébahie, Sadie se tourne vers Rachael.

– Euh... Ça te dérange pas de passer devant tout le monde?

Rachael nous calcule à peine. Je n’arrive pas à croire qu’on était inséparables, toutes les trois, quand elle a déménagé de Melbourne pour venir ici. On l’invitait à notre table au déjeuner, on se disait que ce n’est pas facile de s’intégrer dans une nouvelle école, même si son frère jumeau est tout de suite entré dans le club informatique. Et tandis que Rachael accueillait avec joie le caractère volubile de Sadie, elle tolérait tout juste mes tentatives maladroitement de lui faire la conversation. Je me revois à onze ans, impressionnée par ses voyages en avion pour voir ses grands-parents en Corée du Sud, éblouie par ses tenues toujours à la mode, et infiniment reconnaissante qu’elle me pardonne mon côté petite gourde provinciale.

– J’attends depuis des heures, réplique Rachael en coinçant une boucle noire derrière son oreille. C’est mon tour.

– Pardon? Tu n’étais même pas là quand on est arrivées.

Rachael toise Sadie de la tête aux pieds, depuis son t-shirt usé des Sex Pistols jusqu’à ses Converse mauves lacées avec un soin chirurgical. Alice sert déjà le client suivant et moi je suis prête à décamper.

Mais Sadie ne fait que s’échauffer. Typique.

– Mmmh, désolée, mais je pense que quelqu’un nous doit des excuses, là, exige-t-elle.

Un grognement s'échappe de ma gorge, parce que je sais comment ça va se terminer. Sérieusement, ça ne lui suffit pas ce qu'on subit en cours? Il ne reste que quelques jours de vacances et j'avais bien l'intention de me faire la plus discrète possible pour démarrer ma dernière année de lycée. Si je veux prouver à mes parents que je suis capable de me débrouiller seule, j'ai intérêt à éviter les embrouilles.

Et pourtant, je passe mon temps avec la personne la plus bagarreuse de la côte est. J'aurais peut-être dû mieux réfléchir.

Les amies de Rachael se rapprochent, nous encerclant comme des pigeons pendant un pique-nique. Elles attendent que Rachael leur lance des miettes à dévorer.

– Oh, je suis désolée, rétorque-t-elle. J'abuse vraiment. Je n'avais pas vu qu'il y avait une file spéciale pour les gouines et les barges.

Et voilà.

– Génial, dis-je tout bas à Sadie. On part maintenant, Dee?

Le mot « barge » a sur ma peau l'effet d'un lance-flammes. « Gouine », ce n'est pas top non plus, mais je sais que Sadie s'en fiche. Elle a appris à ignorer la mesquinerie de cette petite ville, trop préoccupée par sa couleur de peau et ses tee-shirts arc-en-ciel. Elle, c'est une poêle en Tefal, tout glisse, rien n'adhère, moi, je suis une éponge, j'absorbe.

– Allons, Rachael, lance Sadie en se penchant en avant, un sourcil relevé. On sait bien pourquoi tu m'as invitée à toutes ces soirées pyjama.

Elle lui adresse un clin d'œil moqueur. Sadie distrait les pigeons autour de nous en s'offrant en pâture. Rachael ne

mord pas à l'hameçon. Un sourire glacial aux lèvres, elle fait cliqueter ses ongles sur le comptoir.

– Ah, en parlant de ça...

Elle jette un regard par-dessus son épaule pour vérifier que tout son auditoire l'écoute bien.

– Tash va peut-être pouvoir nous expliquer pourquoi elle a pissé dans son sac de couchage comme un bébé de deux ans.

Hilarité générale. L'humidité du magasin m'enveloppe la gorge et m'étouffe. Mme Han avait fait promettre à Rachael de ne jamais parler de mon petit accident, cinq ans plus tôt. Apparemment, pour elle, les promesses ont une date de péremption.

– Et elle parlait dans son sommeil, continue Rachael en direction de Sadie, mais les yeux sur moi. Elle appelait son ami imaginaire.

La ferme, Rachael. Lafermelafermelafermelaferme.

– Oh Moineau ! Aide-moi, Moineau ! J'ai tellement peur du noir !

Elle prend la voix d'une petite gamine, les poings serrés contre son cou. Moi, j'ai envie de lui coller les miens dans le visage.

Je n'ai jamais dit ça dans mon sommeil. J'en suis sûre !

Mais si c'était vrai ?

Moineau est le dernier que j'aurais appelé à l'aide. Je ne voulais même pas qu'il existe.

Mais si c'était vrai ?

Non.

– T'es irrécupérable, Rachael, lance Sadie.

Sa main dans la mienne, elle m'entraîne vers le rideau en plastique de la sortie, écartant d'un coup d'épaule celles qui se mettent sur son passage. Dehors, l'air marin nous ébouriffe les cheveux.

Je lâche la main de Sadie et remonte la jetée.

– Tash, appelle-t-elle derrière moi. Eh, attends!

Je suis à vif, tout m'irrite : le son de sa voix, le claquement des cordes sur les mâts métalliques, la radio grésillante d'un pêcheur. Un feu de forêt dans un parc national à vingt kilomètres colore le ciel d'une fumée marron. Depuis l'ouest, elle gagne du terrain tel un mauvais présage.

Sadie me rattrape.

– Ça va? demande-t-elle dans mon dos. Ça y est, t'es sortie. Je t'y emmènerai plus jamais.

Elle pense que le problème, c'est ma claustrophobie. Je me retourne pour lui faire face, en colère.

– On aurait pu laisser Rachael commander son sorbet et c'est tout!

Elle prend un air outré.

– Bien sûr que non! Tu ne peux pas laisser les gens te marcher dessus. Tu ne peux pas juste te taire et les laisser s'en tirer. La vie, c'est pas comme ça.

Pour moi, si. Plus je passe inaperçue, mieux je me porte. J'ai fini par me débarrasser de l'image qui me collait à la peau depuis l'enfance. Maintenant que je n'ai plus de crises d'angoisse ni de séances chez ma psy, je suis devenue insipide et transparente. Un visage parmi tant d'autres dans les couloirs du lycée. Un visage qu'on oublie aussitôt qu'on l'a croisé. Sadie a le droit de se montrer aussi effrontée

et provocante qu'elle veut, elle a le droit de supporter les commérages, mais très peu pour moi.

– T'avais vraiment besoin de parler des soirées pyjama, Dee?

Elle lève les bras pour s'excuser.

– J'ai pas réfléchi. Si je pouvais revenir en arrière, je le ferais.

– Mais tu ne peux pas. Et maintenant je vais devoir affronter la rentrée avec tout le lycée persuadé que je fais encore pipi au lit.

Je préfère ne pas rappeler ce que Rachael a dit sur Moineau et Sadie est assez intelligente pour ne pas l'évoquer non plus.

– Allons, Tashie. Tu sais que je n'ai pas fait exprès.

Je coince ma sandale entre les lattes en bois.

– Je sais...

– Carmody..., appelle Sadie en m'adressant un regard sérieux. Qui te défend toujours?

Ronchonne, je lève les yeux vers les nuages à l'horizon.

– Carmody...?

Je lâche un soupir.

– Toi.

– Comment? J'ai pas entendu, tu boudes trop fort.

– C'est toi qui me défends toujours.

– Ma petite sœur hétéro.

Elle m'entoure les épaules de son bras et m'attire contre elle.

– Tu peux toujours compter sur moi pour protéger tes arrières. Et pas juste ton derrière, ton devant aussi, et tes petits genoux tordus et ta grosse tête compliquée.

Je grimace.

– Super. Si même ma meilleure amie me croit dingue, comment je pourrais persuader les autres du contraire ?

– Qu’ils pensent ce qu’ils veulent. Ces débiles au lycée se sont fait une idée sur nous, il y a des années, déjà. C’est plutôt tes parents que tu dois convaincre, non ?

Exactement. Je ne pourrai postuler dans une université de Sydney ou Melbourne pour obtenir un diplôme de photographie que si j’arrive à rassurer mes parents. Parce qu’il faudra que je parte étudier loin de chez moi et que je vive sur un campus. Ma mère ne s’en fait pas une joie. Elle ne me fait même pas assez confiance pour remplir le lave-vaisselle. Elle pense que je ne l’entends pas tout déplacer, une fois que je suis dans mon lit.

– Écoute, ma mère a un autre boulot de serveuse pour nous, si ça te dit. Cinquante dollars pour deux heures de travail.

Elle fait des efforts pour se racheter.

Un peu d’argent de poche pour le matériel photo, ça peut toujours me servir. Et j’ai aussi besoin d’un joli book pour présenter mes travaux aux universités. En plus, c’est difficile de dire non à Kiri, la mère de Sadie, qui a travaillé si dur pour monter son entreprise de restauration.

Je m’appuie contre un poteau en bois sur lequel est peint le visage d’un marin bronzé.

– Quand et où ?

Sadie semble visiblement soulagée, ses épaules tombent de quelques millimètres. Malgré son caractère bien trempé, elle ne supporte pas de me voir contrariée.

– Samedi prochain sur Banksia Avenue.

Je siffle, impressionnée. Tous les anciens pavillons en brique de ce quartier ont été remplacés par des maisons modernes et luxueuses, la plupart cachées derrière des portails en bois luisants et de hauts murs bordés de palmiers. Et je ne parle même pas de la vue sur l’océan.

– Apparemment, c’est une grosse soirée, continue Sadie. Une famille qui revient au bercail.

– Tu veux dire qu’ils avaient réussi à partir d’ici et ont décidé d’y revenir ?

– Je sais, dingue, hein ?

Sadie attache ses cheveux bruns au-dessus de sa tête.

– Et ils ne sont même pas locataires, ils ont acheté leur maison. Sur deux étages avec une sorte de fenêtre en forme de hublot marrant. Maman dit qu’elle a une commande pour cent personnes.

– Une famille populaire.

Pour traverser Marine Drive, on attend que des voitures sortent du parking de la plage, après cette belle journée ensoleillée. De l’autre côté de la chaussée, des touristes s’attardent devant le *fish and chips*, leurs tee-shirts mouillés par leurs maillots de bain, et leurs tonges pleines de sable.

– Et je suppose que Rachael a réussi à se faire inviter, dis-je.

– Évidemment, confirme Sadie.

On tourne au coin de la rue et on s’éloigne des magasins.

– Est-ce qu’il y a déjà eu des fêtes à Port Bellamy sans Rachael ? Et c’est sa mère qui a vendu la maison.

On passe par Banksia Avenue. Sadie a raison : sur une affiche d’agence immobilière accrochée au numéro 8,

Francine Han dans un blazer bleu sourit à pleines dents. La maison couleur crème, avec ses volets style colonial et son allée en grès, est restée vide pendant près de huit mois. Désormais, des chaises en rotin décorent la terrasse avec des plantes en pot des deux côtés de la porte d'entrée.

Mon regard est attiré vers le bout de l'allée et la grande porte du garage. Un souvenir se réveille au fond de ma mémoire, sans que j'arrive à l'identifier.

À l'étage, j'aperçois un mouvement derrière la fenêtre-hublot. Quelqu'un a écarté le rideau avant de le refermer aussitôt.

Le souvenir revient.

Encore.

Et encore ?

– Comment tu as dit qu'elle s'appelle, la famille qui a emménagé ici ?

– Je te l'ai pas dit. J'ai vu l'agenda de ma mère sur le mur, continue-t-elle en plissant les yeux pour se rappeler le nom. Ça avait un rapport avec la mer. Waters ou Sailor, quelque chose comme ça.

Autour de moi, tout tourne soudain avant de freiner brusquement. Je parle comme si je marchais sur la pointe des pieds.

– Fisher... ?

– Oui, c'est ça ! Fisher ! Tu les connais ?

J'ai la bouche sèche, je n'arrive plus à articuler.

– Bon, je ferais mieux d'accélérer un peu, lance Sadie. J'ai promis à ma mère que je l'aiderais à préparer des beignets de fruits de mer.

Elle avance jusqu'à l'endroit où nos chemins se séparent et s'aperçoit que je ne la suis pas. Nerveuse, elle fait un pas hésitant en arrière.

– Ça va? Tu as l'air encore fâchée.

– Non, non. Tout va bien.

– Câlin.

Elle approche, les bras ouverts, et m'enlace, comme je fais avec mon petit frère quand il veut bien. Je fixe du regard le hublot du numéro 8. Le rideau ne bouge plus, maintenant, mais je sais qu'elle est encore là.

Mallory Fisher.

La fille qu'il a prise à ma place.

2

AVANT

The Mid Coast Times / Archives

Section : nouvelles locales

Date : 13 janvier 2008

GREENWILLOW, NOUVELLE-GALLES DU SUD

Portée disparue : Mallory Fisher, six ans.

Selon les autorités locales, Mallory, originaire de Port Bellamy, a disparu de Greenwillow le samedi 12 janvier. Avec ses parents Daniel et Annabel Fisher, elle assistait à la fête foraine sur Summit Road. Mallory s'est retrouvée séparée de son frère de huit ans, Morgan, devant les toilettes à l'extrémité sud du site, peu après quatorze heures.

Un ratissage de la zone a été entrepris avant que la police soit appelée vers quatorze heures quarante-cinq. Les recherches ont ensuite été étendues aux propriétés rurales alentour et aux terres en friche à côté.

Mallory est une enfant ouverte et curieuse qui aurait pu s'éloigner et se perdre. La dernière fois qu'elle a été vue, elle portait une robe d'été à carreaux jaunes et blancs, un cardigan rose à manches courtes et des espadrilles blanches. De type caucasien, elle a des cheveux blonds mi-longs, des yeux bleus et elle mesure environ un mètre douze.

Si vous avez vu Mallory Fisher ou savez où elle se trouve, merci de contacter les autorités.

3

MAINTENANT

Si vous tapez « Mallory Fisher » sur Google, vous tomberez sur les trois mêmes clichés : Mallory à l'école, Mallory avec son frère dans un camping, et une photo rognée et floue d'un repas de famille, un Noël. Les deux premiers ont été donnés à la presse par ses parents pour illustrer l'avis de disparition qui n'a pas circulé très longtemps. Et celui du dîner de Noël a dû être soutiré à un proche, acculé par un journaliste insistant.

Si elle n'avait pas été retrouvée vivante, il y en aurait sans doute eu des dizaines de plus. Mallory, bébé ; Mallory, le jour de ses six ans ; Mallory sur le manège de Greenwillow. Il y aurait eu des simulations de son visage plus âgé, à dix ans, douze ans, adolescente. Cette évolution physique aurait pu remplir toute une page sur Facebook à l'heure où on parle.

Mais Mallory Fisher est sortie en titubant d'un sentier de randonnée, sale et déshydratée, son cuir chevelu en sang là où des touffes de cheveux avaient été arrachées. Mallory Fisher a disparu pendant sept jours, et la gamine de six ans autrefois

si bavarde n'a plus jamais parlé. Les avis de disparition ont été retirés et les Fisher ont quitté Port Bellamy pour toujours...

Il a été conclu que Mallory s'était fait kidnapper, probablement sur Old Meadow Lane, la première route qu'elle a croisée quand elle s'est éloignée de la fête foraine. Un crime fortuit : quelqu'un a emporté Mallory, parce qu'elle se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment, et parce que l'individu s'est lassé ou a pris peur ou a eu des scrupules, il l'a abandonnée dans le parc national de Barrington Tops. Des suspects ont été interrogés, sans que cela débouche sur aucune arrestation. Des pistes ont été suivies et éliminées et des témoignages jugés invraisemblables écartés.

Y compris le mien.

Je ne sais plus où me mettre quand je pense à ce que j'ai raconté à la police, ce jour-là. Ça m'a semblé pourtant tellement réel à l'époque.

– C'est qui ?

Je referme légèrement mon ordinateur portable, dissimulant les photos de Mallory. Sur le pas de ma chambre, Tim, mon petit frère de neuf ans, se tord le cou pour tenter de voir ce que je regarde.

– Hello, Timber, quoi de neuf ?

Le dos contre le cadre de la porte, il se laisse glisser au sol et gratte une goutte de peinture séchée.

– Maman veut son ordi. Et t'as pas le droit de m'appeler comme ça.

– Quoi, *Timber* ?

– Arrête ! gronde-t-il sur un ton boudeur. Maman dit que t'as plus le droit de m'appeler comme ça.

– Oui, enfin pour maman, j’ai le droit de rien faire. Alors peut-être que pour les diminutifs, tu peux me laisser un peu de liberté.

Tim réfléchit un instant avant de hausser les épaules, convaincu. Lui non plus ne comprend pas trop pourquoi on le prive de son surnom. Quand, bébé, il apprenait à marcher, chaque fois qu’il tombait sur les fesses, je criais « Timber ! » comme les bûcherons pour prévenir qu’un arbre va tomber. Ça le faisait rire à tous les coups, alors on a gardé le surnom. Et ça ne posait aucun problème, jusqu’à il y a deux semaines, quand Tim a eu son nouveau skateboard.

– Ne l’appelle pas Timber quand il tombe, Natasha, a ordonné ma mère. Tu mets l’accent sur ses échecs. Ça va le marquer à vie.

Ce qui se traduit par : « Un enfant à problèmes dans une famille, ça suffit largement, merci. »

– Pas des problèmes, la reprenait Dr Ingrid. Des obstacles à surmonter. Des défis à relever.

– Qu’est-ce que tu regardais ? demande Tim, les yeux sur mon portable.

Je roule mon fauteuil devant lui et il prend un air soupçonneux.

– C’était qui... ?

Je le raccompagne dans le couloir, l’ordinateur sous le bras, quand des cris proviennent d’en bas. Mouse, notre chat tigré à poils longs, saute de mon lit pour nous suivre.

– Eh, pourquoi ils se disputent les parents ?

– Je ne sais pas, répond Tim en tendant le bras vers le portable.

Trop rapide pour lui, je le mets au-dessus de ma tête.

– Tout allait bien avant le coup de fil qu’a reçu papa, lâche-t-il.

On s’arrête en haut des marches.

– Quel coup de fil ?

– C’était une dame, elle a demandé à parler à papa. Elle a dit « c’est tata Ally ». C’est moi qui ai décroché.

Tim lève ses grands yeux bleus vers moi. Son petit visage couvert de taches de rousseur est aussi raffiné que celui de maman. Rien à voir avec mes grosses joues et mes énormes fossettes.

– On a une tata Ally ? demande-t-il.

– Oui, dis-je en mordant l’intérieur de ma joue.

– T’es sûre ? insiste-t-il, incrédule. Jamais entendu parler. Elle est très vieille ? Une espèce de mamie ? Ou une femme hyper riche ?

Je ris discrètement, une oreille toujours tendue vers les voix en dessous de nous. Le ton monte chaque fois qu’Ally débarque dans leur vie.

– Tata Ally a quatre ans de moins que papa, dis-je tout bas. Elle n’est pas vieille. Et encore moins riche.

– Papa est vieux quand même.

– Il a quarante-neuf ans, Tim.

– Il a des cheveux blancs, murmure Tim pour prouver qu’il a raison.

– Parfois, c’est le choc et la peur qui donnent des cheveux blancs.

Tim paraît stupéfait. Il pose les doigts sur ses cheveux blonds par le soleil.

– Ça peut arriver ? Faut avoir vraiment super peur, alors ?

Il taquine l'oreille de Mouse, perdu dans ses pensées, et je regrette de ne pouvoir m'introduire dans son cerveau pour voir les scénarios qu'il s'invente. Une Xbox cassée, le chien des voisins, maman qui passe le peigne à poux dans sa tignasse. Les seules frayeurs qu'un enfant de neuf ans devrait avoir le droit d'éprouver.

La voix de maman se fait plus forte.

– Tu as dit qu'elle serait à Byron Bay jusqu'en février. Bon sang, Richard !

– Quelle importance ? réplique papa. Lui présenter l'évaluation d'une agence immobilière ne la fera pas bouger d'un iota.

– Je sais qu'elle ne bougera pas, *Richard*.

Elle prononce son prénom comme si c'était une insulte.

– C'est bien pour ça qu'il faut faire l'estimation quand elle n'est pas là, poursuit-elle. Pour que l'agente immobilière puisse passer la porte d'entrée. Francine Han a dit que ta sœur lui avait jeté un seau d'eau dessus !

À côté de moi, Tim met la main sur la bouche pour étouffer un éclat de rire. Cette vieille tante fauchée vient probablement de faire un bond dans son estime. Et c'est vrai qu'Ally est plutôt cool dans le genre artiste bohème hippie. La dernière fois que je l'ai vue, elle s'était rasé la tête et s'appropriait à peindre une grande fresque dans son salon. Mais le problème, c'est que Creek House est aussi la maison de notre père. Et depuis que grand-mère la leur a léguée à sa mort, il y a dix ans, papa veut la vendre.

– Elle ne va pas tarder, annonce-t-il. Essayons de discuter de façon posée et raisonnable.

– Quoi? Elle vient ici?

– Ce matin, elle était à Hunter Valley, elle a appelé pour prévenir qu'elle arrivait.

Tim lève les yeux vers moi, sidéré. Je n'avais jamais remarqué qu'on ne mentionne jamais tata Ally en sa présence. Les rares Noël's où elle a fait une apparition, Tim était trop petit pour s'en souvenir. Une année, elle était tellement soûle qu'elle a renversé le sapin et s'est endormie dans sa voiture. Une autre fois, elle a traité papa de connard condescendant et lui a balancé le contenu de son verre à la figure. Dois-je préciser que maman a arrêté de l'inviter?

Après quelques minutes, on entend une voiture dans l'allée. Les freins crissent alors qu'un pick-up marron pile en pétaradant. Papa grimace. Le pauvre, il l'aime bien, ce vieux tacot avec sa calandre chromée et ses rayures façon années 1970. Ça doit le rendre triste de le voir dans un tel état. Il appartenait à grand-mère, et comme papa l'aidait pour ses livraisons au magasin d'antiquités, il était logique qu'il en hérite. Seulement, de retour d'un de ses voyages, Ally se l'est approprié.

Papa ouvre la porte alors que sa sœur traverse l'allée de notre jardin. Elle entre dans la maison sans hésitation.

– Richard, le salue-t-elle sèchement, en agitant ses cheveux châtain's ondulés.

Ils lui arrivent désormais à mi-hauteur dans le dos, ce qui prouve depuis combien d'années je ne l'ai pas vue. Sa silhouette élancée se fond dans une robe aux teintes marron et

sur ses bras se bouscule une cascade de bracelets en perles et en cuir.

– Tu es venue avec un de tes petits copains tarés pour m’intimider ? demande papa en faisant un signe de la tête vers la voiture. Ce crétin de PJ ? Ou peut-être Klaus, le décérébré d’Allemand ?

Il laisse la moustiquaire claquer. En jetant un regard par la fenêtre, je vois que quelqu’un fume dans le pick-up.

– Évidemment, Rich, c’est tout moi. J’ai tellement besoin d’un homme pour se battre à ma place. Ça te menace à ce point une femme qui s’affirme ?

– Je ne sais pas. Tu as l’intention de jeter sur moi un seau d’eau ?

– Je ne sais pas. Je devrais ?

L’aisance avec laquelle ils se parlent me rappelle qu’ils ont partagé la même enfance, sous le même toit, avec les mêmes repas et les mêmes programmes télé. Sans cette rancœur qui gâche leur relation, ils seraient probablement très amis.

Mais je sais d’expérience que plus on est proche d’une personne, plus ses critiques sont blessantes.

– Bonjour Ally, salue maman d’une voix glaciale. Qu’est-ce qu’on peut faire pour toi ?

Elle ne l’invite pas à s’asseoir, ne lui propose pas un café.

– C’est plutôt ce que tu peux *arrêter* de faire qui m’amène. Par exemple, arrêter d’envoyer chez moi des pimbêches avec la clé de ma maison.

Tim tente de ne pas montrer la joie que lui procure ce duel. Je fronce les sourcils, un doigt sur les lèvres pour qu’il ne fasse aucun bruit.

– Francine Han est agente immobilière, explique ma mère lentement, comme si elle s’adressait à un enfant. Nous pensions que tu étais à Byron et nous voulions...

– Je sais parfaitement ce que vous vouliez, l’interrompt Ally. Et c’est pour ça que je suis venue récupérer ton double des clés.

– Pardon ? s’indigne maman.

– C’est mon espace privé. Personne n’a le droit d’entrer chez moi sans mon autorisation.

– Pourquoi ? Qu’est-ce que tu as à cacher ?

Le silence qui suit est chargé d’une tension à peine supportable. Je repense à l’été que j’ai passé chez Ally, il y a neuf ans, les chambres interdites et les portes verrouillées, les marches humides qui descendaient vers la cave. On aurait dit la gorge sombre d’une bête prête à me dévorer toute crue. La puanteur des cadres de fenêtre moisissés me revient, et je peux presque entendre les craquements et les crissements de la vieille maison. Avec un petit effort, je retrouverais même la sensation des clous du plancher sous mes pieds alors qu’on me traîne d’une pièce à l’autre.

Mon cœur s’emballe, me rappelant que je n’ai pas intérêt à m’y essayer.

– Donne-moi les clés, Rich.

– Sûrement pas. Je possède la moitié de cette maison, tu as oublié ?

– Et tu es décidé à la vendre sans mon consentement.

– On ne te force à rien, se défend papa en soupirant. Tu sais que ça fait des années que je veux vendre ma part. Tu ne peux pas me la racheter, alors il faut qu’on en discute.

– Alors pourquoi as-tu voulu la faire classer au patrimoine national si c'est pour t'en débarrasser?

– J'ai été contacté par le conseil du comté de Gloucester. Ils sont prêts à acheter la maison et réfléchissent déjà à comment l'utiliser.

– Elle est *déjà* utilisée. Par moi !

– Elle tombe en ruine et aucun de nous deux n'a les moyens d'entreprendre des travaux de rénovation. Nous devons la vendre à quelqu'un qui pourra la remettre sur pied.

– Elle est debout depuis 1820, Rich. Elle ne va pas s'effondrer de sitôt.

– Écoute, je t'ai donné dix ans...

– Alors pourquoi se précipiter maintenant ?

– Tash entre à l'université l'an prochain, explique papa. On devra payer les droits d'inscription et on veut aussi l'aider à acheter une voiture, le moment venu.

Mon frère me regarde. Je hausse les épaules. Je ne savais pas qu'ils voulaient participer aux dépenses. Je me disais que je trouverais un petit boulot de serveuse et paierais en plusieurs fois comme tout le monde. De toute façon, il va tout de même falloir que je le fasse, parce qu'ils n'ont sans doute pas anticipé le coût d'un logement à Sydney ou Melbourne. Ils pensent sûrement à l'université de Newcastle, pour que je revienne à la maison tous les soirs. Pour qu'ils puissent me garder près d'eux.

Et me surveiller.

– Comment va Tash ? demande Ally, soudain curieuse. Je me crispe et Tim me donne un coup dans les côtes.

– Ça lui fait quel âge ? Seize ans ?

– Dix-sept, corrige papa.

Nouvelle pause embarrassée, teintée cette fois de tout ce que personne n'ose dire.

– Et elle... va bien ?

– Ça va, répond maman. Et ton neveu aussi si ça t'intéresse.

– Bien sûr que ça m'intéresse. C'est vous qui refusez de l'amener à Willow Creek. Il adorerait les buissons derrière la maison, et courir avec Benny.

Tim m'interroge silencieusement en me touchant le bras.

– Son chien, dis-je tout bas.

Il sourit, ravi.

– Et Tash ? demande Ally. Elle fait toujours de la photo ? Un changement de décor pourrait lui donner de l'inspiration. C'est bon pour la créativité. Elle est la bienvenue chez moi quand elle veut.

– Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, réplique maman.

– Voyons, Elaine, tu la couves trop. C'est presque une femme, maintenant.

– Baisse la voix, tu veux ! Et tu peux garder ton avis pour toi. Tu ne sais absolument pas de quoi tu parles, en ce qui concerne cette fille.

« Cette fille. »

C'est comme ça que maman m'appelle quand elle se plaint à papa qu'elle ne sait pas quoi faire de moi.

– Et si tu demandais à Tash ce qu'elle veut ? Elle serait peut-être contente d'avoir quelques semaines de répit loin de tes critiques et de tes jugements. Moi, en tout cas, je ne demanderais que ça.

Maman claque la langue et grommelle quelque chose d'inaudible. Le sourire de Tim a disparu, laissant la place à une évidente perplexité.

Je suis reconnaissante à Ally de ce qu'elle vient de dire, mais en même temps, je me méfie de ses paroles. J'ai envie de croire qu'on est liées par la façon dont notre famille nous traite. J'ai l'impression qu'elle me comprend, et pourtant, elle me connaît à peine.

– Bon, je pense qu'on a terminé. Je t'envoierai un mail au sujet de la maison.

– Et les clés?

– Ce sont mes clés. L'agence immobilière les garde toujours.

– Je veux que tu me les rendes, Rich. Et je ne tolérerai plus les intrusions intempestives pour des petits travaux. Je sais que tu ne le fais que pour m'espionner.

Papa secoue la tête en avançant dans le couloir, poussant sa sœur vers la sortie.

– J'aurais aimé dire que c'était un plaisir de te voir, grand frère, mais ce serait un mensonge.

– Sérieux? J'aurais pourtant cru.

On croirait des adolescents.

Au même instant, Mouse bondit des jambes de Tim et enfonce une griffe dans son genou, ce qui lui arrache un cri de douleur. Papa et Ally nous découvrent alors, perchés en haut des marches. Papa prend un air affreusement coupable en regardant la cuisinière.

Je croise le regard d'Ally, un regard empli de solidarité. Comme si elle savait...

Ce sera notre petit secret, Tash.

... exactement ce que j'ai dans la tête.

Tim se lève et je place un bras protecteur autour de ses épaules pour le retenir auprès de moi. Je ne sais pas pourquoi je fais ça. J'ignore pourquoi je sens le besoin de le maintenir à l'écart d'Ally et de Willow Creek. Après tout, c'est moi qui ai causé des problèmes là-bas.

Alors qu'Ally sort de la maison et que la moustiquaire claque derrière elle, maman nous aperçoit à l'étage. Elle va sûrement inventer une histoire pour couvrir ce qui vient de se passer, ou alors, elle nous grondera pour avoir écouté les conversations.

Non, elle ne fait ni l'un ni l'autre.

Elle tend juste la main.

– Mon ordinateur, s'il te plaît.

Je me penche au-dessus de la rambarde et le lui rends, me rappelant trop tard que j'ai oublié d'effacer de l'historique mes recherches sur Mallory Fisher.

4

AVANT

4 mars 2008

Retranscription de séance, cabinet du docteur Ingrid Ballantine

Psychiatre pour enfants et adolescents

Clinique pour enfants, Newcastle

Patiente : Natasha Carmody, huit ans

IB: Bonjour, Natasha. Contente de te revoir. Je t'ai rencontrée il y a quelques semaines avec ta maman. Tu t'en souviens?

NC: Oui.

IB: Je suis le docteur Ballantine. Mais tu peux m'appeler Ingrid si tu veux.

NC: D'accord.

IB: Ta mère est partie boire un café dans la pièce d'à côté, pour qu'on puisse discuter toutes les deux. Ça te va?

NC: Oui...

IB: Tu as quel âge, Natasha?

NC: Huit ans. Bientôt neuf.

IB: Je vois. Tu penses que tu auras un gâteau ou une fête pour ton anniversaire ?

NC: Euh, je ne crois pas. Je n'ai pas été très sage.

IB: Ah non ? Tu penses que tu n'as pas été très sage ?

NC: C'est maman qui le pense.

IB: Ah oui ?

NC: Oui.

IB: Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

NC: J'ai... fait pipi au lit.

IB: Ça arrive parfois.

NC: Ça arrive souvent.

IB: Vraiment ?

NC: Oui. J'arrive pas à m'en empêcher. Et maman a dit : « Ça suffit maintenant. Il faut vraiment que ça cesse. »

IB: Ça te contrarie ?

NC: Beaucoup. Parce que je fais pas exprès.

IB: Ça arrive quand tu dors ?

NC: Parfois.

IB: Et aussi quand tu es réveillée ?

NC: ...

IB: Pourquoi tu penses que ça arrive ?

NC: J'essaie de me retenir, parce que je ne veux pas aller aux toilettes.

IB: Parce que tu es fatiguée ?

NC: Parce que j'ai peur.

IB: Tu as peur de quoi, Natasha ?

NC: Il vient parfois dans le noir.

IB: Qui ?

NC: ...

IB: Est-ce que quelqu'un vient te voir dans le noir?

NC: Plus depuis un moment. Mais il pourrait revenir. Il m'a dit qu'il me surveillait tout le temps. Si je sors du lit pour aller aux toilettes, il risque de m'attendre dans ma chambre.

IB: De qui parles-tu?

NC: ...

IB: C'est quelqu'un qui te fait peur?

NC: Au début, je n'avais pas peur.

IB: Où est-ce que tu l'as vu pour la première fois?

NC: Chez tata Ally.

IB: Tu es allée rendre visite à ta tante?

NC: Maman et papa m'ont envoyée chez elle quand Tim est né, parce que maman devait se faire opérer.

IB: Elle a eu une césarienne?

NC: Oui. Je pense que je suis restée chez tata Ally pendant deux semaines. C'était très long.

IB: Tu avais déjà dormi loin de chez toi sans papa et maman, avant?

NC: Non.

IB: Ils te manquaient?

NC: Je ne voulais pas qu'ils soient avec Tim. Je voulais qu'ils soient avec *moi*.

IB: Je comprends. Tu as eu l'impression qu'on te mettait à l'écart?

NC: J'étais toute seule.

IB: Et tata Ally?

NC: Elle était occupée. Je n'avais pas le droit d'entrer dans les chambres où elle travaillait. Et elle sortait faire des livraisons et des courses.

IB: Je vois. Alors, tu avais vraiment besoin d'un ami? Quelqu'un à qui parler?

NC: Je voulais maman et papa.

IB: Et alors un nouvel ami est arrivé, n'est-ce pas?

NC: Je ne lui ai pas demandé de venir.

IB: On parle d'un garçon?

NC: Non.

IB: D'un adulte?

NC: Non.

IB: D'un bébé?

NC: ...

IB: Un bébé comme ton petit frère, Tim?

NC: ...

IB: Un animal?

NC: Je ne sais pas ce qu'il est.

MAINTENANT

Le lycée de Port Bellamy se situe à deux rues seulement de la falaise, mais n'offre aucune vue sur l'océan. Il est constitué de trois bâtiments en brique, le plus ancien construit il y a plus d'un siècle. Même avec ses généreuses étendues de gazon et sous un ciel dégagé, il n'y a rien à faire, c'est déprimant. Quand j'approche, je ralentis presque malgré moi, et les cinq derniers mètres, j'ai l'impression de marcher dans de la boue.

J'envoie à Sadie mon troisième message de la matinée, juste après avoir franchi le portail.

T'es où, kiwi ?

Elle répond à la vitesse de l'éclair : *Presque là, kanga. Trois minutes. Cinq, max.*

C'est la rentrée et elle est déjà en retard. Pourquoi ça me surprend ? Sadie n'est à l'heure qu'une fois sur trois.

Je t'attends sous le gommier, on entrera ensemble.

Et comme ça, je n'aurai pas à affronter seule les couloirs du lycée. Je dois bien avouer que quand elle n'est pas avec

moi, Sadie me manque autant que si elle était une partie de mon corps. Au collège, elle séchait les cours un vendredi sur deux, quand sa mère n'était pas chez elle. J'ai compati quand elle s'est fait prendre, mais secrètement, j'étais ravie.

Mon téléphone vibre de nouveau.

Alors, les ragots ? Ça parle de couche-culotte ?

Je souris en lisant le message de Sadie.

Pour l'instant, ça va. Mais la journée vient de commencer.

Sous l'ombre du gommier, en bordure du parking, je pose mon sac à mes pieds, au moment où un SUV noir se gare dans la place juste devant moi. Un grand type aux cheveux gris en sort. Quand il retire ses lunettes, je le reconnais aussitôt et mon estomac se noue.

Daniel Fisher, mon ancien orthodontiste.

Le père de Mallory et Morgan.

Mon cœur se déchaîne en attendant de voir qui va sortir par les autres portières. Ça pourrait bien être Mallory et Morgan, assis *juste là*, derrière les vitres teintées. Je plisse les yeux pour tenter de voir à travers, comme pour me préparer. Dans mes séances avec Dr Ingrid, on n'a jamais envisagé la possibilité que je croise les Fisher et comment ça pourrait me faire régresser.

Je ne suis plus cette fille, je ne suis plus cette fille. Cette gamine abandonnée de huit ans qui se racontait des histoires. Cette gamine qui a rapporté à la police avoir vu Mallory enlevée par un monstre imaginaire.

Je ne peux plus être cette fille-là, sinon je ne quitterai jamais la ville, je n'irai jamais à l'université, je n'aurai